

COMMUNICATION

NOTES ETHNOGRAPHIQUES
RECUEILLIES DANS LE BASSIN DE L'ORÉNOQUE

PAR M. MORISOT

Veillez me permettre d'abord, Messieurs, de remercier M. Ernest Chantre d'avoir bien voulu me procurer l'honneur de parler devant vous et de vous montrer quelques croquis; j'ose espérer que vous m'accorderez toute votre indulgence pour les observations que je vais vous communiquer et que j'ai faites sans penser qu'elles pourraient avoir quelque intérêt pour la science.

Sur la fin de 1835, j'appris qu'une mission devait s'organiser pour aller explorer le bassin de l'Orénoque, l'explorateur demandait de lui adjoindre un dessinateur, qui rapporterait pour la fabrique lyonnaise, des documents nouveaux dessinés d'après la flore de ces pays inexplorés. Je sollicitai mon admission et fus adjoint officiellement à cette mission qui se composait de deux explorateurs : M. Chaffanjon et moi.

Nous partîmes de Saint-Nazaire le 6 février 1836; après un court séjour à Caracas, pendant lequel nous obtînmes du Président de la République du Vénézuëla des lettres de recommandation pour les gouverneurs des provinces que nous devions parcourir, nous partîmes enfin pour Bolivar, point de départ de notre exploration. Pendant un mois et demi nous avons rayonné autour de cette ville pour faire des collections d'histoire naturelle et dessiner la flore dont j'étais spécialement chargé. Mais, séduit par l'originalité des types appartenant aux diverses peuplades indiennes que nous rencontrions, je ne pus résister au désir d'en dessiner quelques-uns que j'ai le plaisir de mettre devant vos yeux.

La première tribu que l'on rencontre en remontant l'Orénoque est celle des Guarayunos qui occupent le delta formé par les différentes branches de ce fleuve; ils ont été décrits par le docteur Crevaux, notre infortuné prédécesseur. Ils appartiennent à

la famille des Indiens Caribes qu'on trouve dans les environs de Bolivar et dans la ville même; ce sont les seuls, avec les Indiens Banibas, dont je parlerai plus loin, qui aient osé approcher ce centre de civilisation pour y faire quelques échanges. Le contact des Européens a développé chez eux un certain goût et le besoin de posséder qui les poussent au travail, inconnu de la plupart des autres tribus. Ils échangent leurs produits contre des ustensiles et de l'étoffe avec laquelle ils se vêtissent de la façon la plus artistique. Ils n'achètent qu'une étoffe bleu marine qui fait ressortir la coloration de leur peau d'un rouge doré. S'ils portent des bracelets de perles, elles sont toujours bleu foncé ou blanches. La femme, au contraire, a pour vêtement à Bolivar une simple chemise à traine sans manches, plissée sous les seins et d'une couleur très éclatante, elle semble préférer le rouge par opposition; dans sa case elle est toujours nue, n'ayant qu'un simple morceau d'étoffe large de vingt centimètres, qui lui sert de pagne ou *guayuco*; elle est la domestique, l'esclave même de son mari.

L'Indien se livre à la culture du bananier, du tabac, des patates, du yuca, plante tuberculeuse qui lui sert à faire la farine de manioc. Il amène ses produits dans sa pirogue ou *courriara* dont il se sert pour pêcher et chasser; il vit dans une case ou *rancho*, composée d'un simple toit de feuilles de palmier, supporté par de gros piquets après lesquels ils pendent leurs hamacs, qui s'entre-croisent dans tous les sens et forment un aspect très pittoresque.

Le 10 juin nous quittions Bolivar et nous nous embarquions pour remonter l'Orénoque jusqu'à sa source. Nos mariniers se composaient de racionalos ou Vénézuéliens et d'un métis nègre et Indien.

Sur la rive droite nous rencontrons d'abord Almacén, village composé d'une dizaine de cases, puis sur la rive gauche nous voyons Borbon. Boca del Pao, dont les habitants s'occupent un peu d'agriculture; plus haut, rive droite, nous laissons Moitaco, petit village très propre et à l'aspect tout à fait européen, ses habitants sont les moins paresseux de toute cette race de métis blancs, indiens et nègres, qu'on trouve sur tout le parcours de l'Orénoque jusqu'à San Fernando y compris. Tous vivent de

l'existence la plus nulle qu'on puisse imaginer ; ils font un peu de mercantilisme et s'exploitent toujours entre eux ; malheur aux Indiens qui viennent faire quelques échanges dans ces villages, ceux-ci apportent d'habitude du *cassabe* (tourte faite avec la farine de manioc), des hamacs et autres objets tressés avec beaucoup d'art et ne remportent le plus souvent que deux ou trois mètres de mauvaise étoffe et un ou deux bibelots sans valeur.

Avant d'arriver à la Piedra nous stoppons aux îles de la Boca del Infierno, où je relevai quelques inscriptions. Peu de jours après, nous étions devant Mapire, village assez important, composé d'une quarantaine de cases ; là nos mariniers s'enfuirent et nous eûmes la triste satisfaction, en renouvelant nos provisions épuisées, d'apprendre à nos dépens combien tous ces gens sont voleurs.

Nous sommes obligés de faire les mariniers, les deux hommes que nous avons engagés étant insuffisants pour mouvoir la barque et nous arrivons à Las Bonitas treize jours après avoir quitté Mapire ; enfin nous atteignons Caïcara, un des villages les plus importants à cause de sa situation en face la jonction du fleuve Apure. J'ai relevé ici plusieurs inscriptions indiennes gravées profondément dans le rocher ; l'une d'elles, entre autres, représente grossièrement une tête d'animal du pourtour de laquelle partent des rayons dans tous les sens formant ensemble comme une sorte d'auréole. A Caïcara tous les habitants sont atteints de fièvre paludéenne dont nous ne fûmes pas exempts ; retenus par ces fièvres dans une case insalubre pendant un mois, nous reprenons le fleuve, passons devant Gabruto sur l'emplacement d'un ancien village Guaïvos, et dix jours après, nous atterrissons à la Urbana ; après avoir longtemps côtoyé des plaines, les rives deviennent plus accidentées, et à l'horizon se dessine une silhouette de montagnes ; quinze jours plus tard nous étions au pied du randal de Atures.

Le fleuve, sur un parcours de plus de dix kilomètres est resserré entre deux montagnes (le cerro Mesata, rive gauche, et le cerro Cataniapo, rive droite) et semé d'îlots et de rochers faisant obstacle à la navigation. Nous mettons dix jours pour traverser

cette longue série de chutes et de rapides. Pendant tout ce temps, nous parcourons les environs d'Atures et je relève quelques curieuses inscriptions gravées sur le cerro Pintado, immense rocher presque uni s'élevant verticalement à une hauteur d'au moins 120 mètres. On se demande comment un travail aussi gigantesque a pu s'effectuer à une telle hauteur. Ces inscriptions représentent un énorme serpent de plus de 100 mètres de long, un caïman, une scolopendre, un oiseau, un homme (?) et quelques autres objets probablement symboliques. Les seuls êtres ou choses qui soient l'objet du culte des Indiens sont ceux qui leur inspirent de la crainte, tels que le tigre, le caïman, le serpent, le soleil et la lune qui semblent avoir été divinisés par eux. La lune et le soleil surtout sont représentés sur toutes les roches unies du côté du couchant.

A quelques kilomètres du village, nous avons visité deux grottes où les Indiens Atures, Imos et Piaroas allaient jadis déposer les ossements de leurs morts. Dans celle de los Muertos, les ossements sont en partie disséminés; quelques squelettes sont encore dans une espèce de corbeille tressée en forme de hotte double (nommée *catumare*) et renversée; les mains sont liées sur la poitrine, les jambes repliées sur le corps sont également liées par des lianes et la tête est abaissée entre les genoux. D'autres squelettes sont empaquetés dans un véritable fagot de bois, les mains toujours repliées sur la poitrine et ligotées; ces squelettes sont recouverts de pierres volumineuses qui les dérobent à la vue et les mettent à l'abri des bêtes féroces qui hantent ces grottes.

Dans la grotte d'Arvina les ossements sont renfermés dans des urnes funéraires de formes différentes dont quelques unes sont décorées de grecques pures; toutes ces urnes sont surmontées d'un couvercle orné d'une poignée très décorative représentant plus ou moins grossièrement un des animaux pour lesquels ils semblent professer un véritable culte. Dans ce village tous les habitants ont le corps couvert d'une espèce de gale occasionnée par les piqûres des moustiques.

Toujours dans ce village d'Atures nous avons trouvé plusieurs mangeurs de terre ou géophages, êtres horribles à voir, véritables

squelettes chez qui tout développement physique s'est reporté sur la partie abdominale et les testicules qui atteignent une grosseur considérable. Cette funeste affection est attribuée dans le pays à l'habitude qu'ont les enfants en bas âge de se traîner à terre, dans la case dépourvue de toute natte, en se portant fréquemment à la bouche les mains pleines de terre.

Pour traverser le randa de Maypure nous eûmes à surmonter les mêmes difficultés que précédemment pour franchir le randa de Apures, après quoi nous atteignons enfin San Fernando, le dernier village que l'on rencontre sur l'Orénoque, à la jonction du Guaviare et de l'Atabapo.

Les Indiens Banibas habitent les bords de l'Atabapo, ce sont les seuls qui consentent à travailler pour les marchands et à venir jusqu'à Bolivar sur les embarcations qu'ils conduisent.

Au-delà de San Fernando, avant d'atteindre le Cassiquiare et la Esmeralda on trouve, rive droite, les Indiens Maquiritares qui se servent de flèches empoisonnées pour blesser certains animaux qu'ils guérissent ensuite par un contre-poison et peuvent parvenir à les domestiquer, et, rive gauche, quelques cases de Piaroas et d'Indiens Barés.

Pour résumer ces quelques renseignements, je dois dire que les autochtones du bassin de l'Orénoque, me paraissent appartenir à deux races : la jaune et la rouge. Tous ont les yeux rapprochés de la racine du nez, les paupières bridées plus ou moins, les pommettes saillantes, par conséquent la face aplatie, les cheveux très lisses, d'un noir à reflets bleus ; la peau, d'un rouge doré, se rapproche chez quelqus-uns du brun rouge et chez d'autres tire sur le jaune. Dans la même tribu j'ai rencontré des types ayant le nez aquilin, large à sa base et les narines relevées, tandis que d'autres avaient le nez ressemblant à celui de la race jaune. Tous sont d'une petite taille, c'est une race atrophiee et abâtardie qui tend à disparaître d'un jour à l'autre.

Permettez-moi de vous présenter pour terminer une écorce d'arbre de marina dont les Indiens se font des vêtements et des tapis ; des flèches, des harpons, des flûtes et des calebasses que j'ai recueillis au cours de notre voyage sur les rives de l'Orénoque.

DISCUSSION

M. Chantre fait ressortir tout l'intérêt de cette communication et insiste sur la découverte de ces inscriptions placées à 120 mètres de hauteur, sur une montagne, et que l'on aperçoit de loin dans une immense plaine.

M. Depéret fait remarquer que ces inscriptions ont dû être tracées sur du marbre ou du porphyre.

M. Lacassagne félicite M. Morisot de sa communication et lui demande ce qui se passe chez ces peuples au point de vue des grands actes de la vie, la naissance, le mariage et la mort. Comment traite-t-on les morts? Y a-t-il des cérémonies qui accompagnent la naissance et le mariage?

M. Morisot ne connaît rien au point de vue de la naissance et du mariage chez ces diverses tribus d'Indiens. Quant aux morts, il a entendu dire que le défunt était lié dans un hamac, puis lorsque le corps est desséché à l'air libre, les os sont recueillis et déposés dans une urne. Les urnes funéraires sont placées dans des grottes spéciales.

M. Lacassagne demande s'il est d'usage d'apporter des aliments aux défunts.

M. Morisot l'ignore.

M. Lacassagne. — Ces tribus sont-elles anthropopages?

M. Morisot ne le croit pas.

M. Chantre constate que les dessins des poteries ou ceux que l'on peut remarquer sur les urnes funéraires sont semblables à ceux que l'on rencontre en Bolivie et au Pérou.

M. Lacassagne dit que lorsque l'on parcourt l'*Histoire de l'art en Phénicie et en Chaldée*, de MM. Perraud et Chipiez, on voit que tous ces dessins ont une analogie frappante : l'humanité en effet se répète partout.